

Avertissement de l'éditeur

Avant de mourir il y a quelques années, Hubert Grangeon, l'auteur de ce manuscrit, en avait imaginé la disparition. Étrange prémonition qui a failli se confirmer puisqu'à ce jour, nous ne saurions dire comment ces pages sont arrivées jusqu'à nous. Contactés, les ayants droit de l'auteur nous ont signifié leur total désintérêt pour ce roman et laissés libres d'en disposer, sans nous éclairer pour autant sur les circonstances de la réapparition soudaine du tapuscrit.

Dans le fichier original, la plupart des personnages étaient désignés par des noms dont certains sont connus de tous, ce qui semble indiquer que le vieux philosophe n'avait pas l'intention de publier son travail.

C'eût été dommage et il nous a semblé plus élégant – et peut-être plus prudent – de le faire en utilisant des pseudonymes.

Dans ce texte, à l'évidence, tout n'est pas vrai, mais tout se tient. Certains faits relatés ici sont avérés et ont fait l'objet en leur temps de publications diverses. D'autres, en revanche, sont manifestement inventés tant l'auteur, poursuivant ses hypothèses au-delà du

raisonnable, semble ne s'embarrasser d'aucun souci de vraisemblance.

Il est touchant de voir un vénérable professeur s'aventurer sur les chemins trompeurs de la vérité romanesque, mêlant ce qu'il sait et ce qu'il croit avec l'ardeur de l'apprenti sorcier. Las, à l'instar de Mickey, le vieux philosophe sera emporté par le flot qu'il a créé.

Première partie

Jadis

Ce que Joseph a vu

Un été 40, Oflag II-D, quelque part en Pologne, c'est-à-dire nulle part. Évidemment, vous pensez baraques de bois qui sentent le grésil et l'ennui, châ-lits alignés de part et d'autre d'une allée centrale, plancher usé à la serpillière qu'on démonte le soir pour creuser le tunnel de l'évasion.

Mais non, l'Oflag II-D est installé dans un ancien couvent. Sur les photos dont on dispose, un toit à deux pentes au-dessus de trois étages de meulière joufflue, des rideaux aux fenêtres, tenus écartés par des embrases de satin rouge et même, sur tous les appuis du deuxième niveau, des pots de géraniums dans des paniers de fer accrochés aux garde-fous. Un air de colonie de vacances bavaroise, on verra que ce n'est pas sans importance.

À chaque étage, quarante officiers français, faits prisonniers en juin 40 pendant l'offensive allemande. Officiellement, ils affirment attendre sereinement la libération que le Maréchal a réussi à négocier secrètement avec Hitler. À plus bas bruit, on se chicane, est-on sûr que les officiers seront libérés les premiers ? La plupart le croient, c'est un militaire, le

Maréchal, il veut reprendre rang dans le conflit, et de qui aura-t-il besoin pour remonter l'armée ? D'officiers, parbleu. D'autres, mais peu, font valoir que depuis l'armistice, on n'a pas vu grand-chose. Certes, le courrier est distribué, les colis arrivent plus vite, mais, par exemple, on n'est pas mieux traité qu'avant.

En attendant, on s'est organisé. Pour être prêt, il faut d'abord se maintenir en forme. D'officier à officier, les prisonniers ont obtenu du commandant du camp le droit de faire de la gymnastique. Dès le matin cinq heures, avant l'appel, on déboule des paillasses et, au milieu de la grande allée qui sépare les deux rangées, on fait des pompes et des exercices d'assouplissement sur le parquet lavé, sous la houlette d'un major d'artillerie qui hurle des hon-deuuu avec l'enthousiasme du briscard qui a retrouvé le parfum de ses classes.

Après un mois de captivité, les différences premières entre officiers d'active et appelés ne se sont pas réduites, mais il a fallu trouver des compromis pour cohabiter, on s'est donc partagé la nature humaine. Aux rampouilles les corps : les officiers d'active font régner la discipline et organisent les activités physiques. Aux appelés les âmes, ou, plus prosaïquement, le devoir d'occuper les longues heures d'inactivité. Un prisonnier, surtout officier, ne travaille pas, même si l'époque prête au travail des vertus libératoires qu'on grave volontiers au fronton des portails. Et un homme, surtout un officier, ne donne pas dans la mélancolie, la même époque ayant également décrété que c'était une maladie de bonne femme. Il faut donc divertir les esprits, pour éviter toute neurasthénie incongrue.

Chez les officiers appelés, il y a des notaires et des pharmaciens, beaucoup d'enseignants. Mobilisés en 39, formés en quelques mois, ils ont été envoyés au front et cueillis aux premiers jours de l'offensive allemande. La chambrée 32 est considérée comme celle des intellectuels, parce qu'il y a un peu plus de professeurs et d'universitaires. Et ce n'est pas un compliment : la plupart des officiers d'active pensent que ce sont eux, cette clique pacifiste qui n'a que la démocratie à la bouche, qui ont pourri la France et provoqué la défaite.

Mais il faut bien s'occuper, on réglera cela quand on rentrera, et chaque après-midi de semaine, on retourne une caisse vide au bout de l'allée centrale où, juché sur cette estrade, chacun essaie de faire connaître à ses compagnons de captivité, sagement alignés sur les couchettes inférieures, pieds ballants, son domaine d'excellence. Ce sont des conférences, n'est-ce-pas, pour l'éducation et le moral des troupes, il est de bon ton d'y être attentif, tout sarcasme serait signe de défaitisme. Il faut même supporter sans rien dire les interventions du lieutenant-colonel d'Angeuse, le plus haut gradé de l'étage qui se targue de descendre de la Rochefoucauld, par l'escalier dérobé, rajoute-il systématiquement en gloussant d'aise, ce qui l'autorise à interrompre chaque orateur de ses platitudes affligeantes sur le sens de la vie.

Ce qui les rassemble néanmoins, c'est que nombre de ces intellectuels honnis portent le même diagnostic que les militaires d'active sur les raisons de la défaite. Leurs parents ressassaient « plus jamais ça », eux se sont aspergés d'« idées nouvelles » et ça n'a guère plus de consistance. Passée de l'ombre de la

Grande Guerre à celle de la crise économique mondiale, cette génération ne vibre guère aux conquêtes libérales de la fin du dix-neuvième et cette défaite au goût têtue de « remettez-moi ça » les pousse de l'autre côté, vers un exécutif fort et responsable face au Parlement, un État qui remette un peu d'ordre dans la société et l'économie. Voilà qui aurait de la gueule. Et même une gueule aux yeux bleus horizon.

À preuve, Joseph Merteuil, ce jeune et brillant professeur de philosophie, promis à une belle carrière avant d'être envoyé se faire poisser en 40 dans la Marne. C'est son tour ce jour-là, depuis la veille, on lui a cédé le bas de la couchette la plus à l'écart pour qu'il puisse écrire, on lui a même pris sa corvée de popote. Il s'agit, comme tous les autres jours d'ailleurs, d'essayer de comprendre ce qu'on fait là.

Merteuil monte sur la caisse, une bouille ronde, de grosses lunettes à grosse monture sur un gros nez de paysan breton. Il a son papier à la main, mais à la façon dont il le tord, on voit bien qu'il s'agit d'une habitude de professeur, d'ailleurs, il ne le consulte pas. Il annonce qu'il a décidé de plaider pour la fondation d'un service social de la jeunesse et se lance.

La Révolution nationale a besoin d'un chef, elle l'a. Pas idiot de commencer comme cela, il se met d'emblée les pétainistes dans la poche. Elle a besoin d'une âme, c'est l'idée qu'il va développer, le service. Il faut canaliser la jeunesse, citadine, paysanne, ouvrière même et l'employer au service du chef. « S'il est une leçon politique de notre défaite que nul ne peut contester, c'est qu'aujourd'hui nous n'avons plus le choix entre un régime autoritaire et un régime parlementaire. La seule question est de savoir quelle

autorité il nous faut, quelle autorité nous appelons de nos vœux. C'est bien cette affirmation de base qui nous rassemble. » Vifs applaudissements dans la salle, début de charivari, puis quelques cris s'élèvent, de plus en plus nombreux, pour que vive le Maréchal.

Ce que personne n'a vu

Printemps 2017, en Normandie. Ce n'est pas un trou de verdure où chante une rivière, mais c'est bien joli tout de même, cette route qui dévale le bocage et file entre les rangées de platanes qui ont survécu au remembrement. Jean Rocchia est heureux, de ce bonheur mécanique et brutal qui peut vous prendre, en auto, quand un rayon de soleil fait vibrer l'herbe humide des prés, que la vie vous est douce, et que tout autour de vous, des vaches qui paissent aux oiseaux qui se démènent pour nourrir leurs petits qui piaillent, tout cherche à vous faire accroire que ce jour est encore là pour mille ans. Alors il chante, Jean. Plutôt, il braille, comme il sait le faire, ma mère chantait dans les bars imitant Jean Harlow, mon père lançait les poignards au cirque à Buffalo. C'est une rengaine de David McNeil qui lui vient souvent, et c'est signe que ça va bien.

Puis un jour ils m'ont dit go west et là j'ai pédalé de ta-ta-ta-ta-ta-ta-ta sur un vélo volé. Merde, c'est quoi les villes, go west, une rime en est, Los Angeles, yes, de ta-ta à Los Angeles. L'autre? De Buffalo à Los Angeles, non, une syllabe de trop, Détroit, pourquoi Détroit, ça n'a pas de sens. Il reprend *da capo*, mais ça ne vient

pas. Rusons un peu, enchaîner le couplet suivant pour revenir à celui-ci, mais toujours pas, et ça l'agace. Il sent même que ça fait fuir sa bonne humeur, c'est idiot et ça l'agace encore plus. Heureusement, il a le CD ici, pas la version originale, mais celle où McNeil, pour on ne sait quel anniversaire de carrière, a invité sur scène tous les chanteurs pour qui il a écrit. Peut-être pas la meilleure, mais au moins il retrouvera cette putain de ville. Son fils a beau se moquer, c'est encore bien pratique, ces CD.

Il se penche et, de la main droite, l'œil gauche sur la route, ouvre la boîte à gants et farfouille pour trouver la pochette à CD qu'il avait offerte à son gamin et récupérée à son départ. Il y a de tout là-dedans, c'est pas possible ce bordel, une bonne occasion de se foutre en l'air, il y en a qui sont morts pour moins que ça, et il hisse le cou pour regarder la route en fouillant, des étuis de kleenex, le carnet de révision, des cartes, une lampe torche, un petit nounours en peluche blanche, avec une écharpe rouge, tiens, qu'est-ce qu'il fout là, l'ours Mélenchon ? Mais arrête donc de t'énerver, ça sert à rien, comment je peux faire des conneries pareilles, il se redresse un instant mais c'est plus fort que lui, il détache sa ceinture pour atteindre le fond de la boîte à gants, se penche, sort de la route, percute un platane et meurt.

Les vaches ont à peine levé la tête au bruit sourd de la carrosserie qui s'incruste dans le tronc. Seule une buse perchée à l'affût au sommet de l'arbre a quitté sa branche, comme les angelots qui s'envolent mains jointes dans les cartoons, à la mort d'un personnage. Ensuite, plus rien.

Ça a très bien pu se passer comme ça, en fait.

Ce qu'ont vu les amis de Jean

Pour un bel enterrement, c'est un bel enterrement. Tous les amis de Jean ont fait le voyage, ceux qui l'aimaient ont pris le train. L'endroit, il est vrai, est grand genre, un village perdu du Cotentin, un cimetière de campagne à l'ombre de l'église. Bien sûr, du gazon court entre les tombes, le soleil balaie les nuages qui s'enfuient à contrecœur et fait briller le gravier des allées, mouillé d'averses, pour faire place au cercueil que les employés des pompes funèbres approchent du caveau à petits pas empruntés. Jean et sa femme possèdent une maison ici. Un jour de pluie et d'ennui, ils sont entrés dans la mairie s'acheter une concession, c'est du moins comme cela qu'ils ont raconté l'histoire.

Restons-en à une description générale des groupes. Disons qu'on devine aux vêtements l'origine géographique des présents. En habit du dimanche, manteaux sombres pour les dames et cravate noire pour les messieurs, les gens du village. Ils sont là parce qu'ils connaissaient bien Jean, mais aussi parce que les enterrements, ici on dit les inhumations, avec un a grave, sont ici un devoir auquel on ne déroge

pas. Ils sont tristes, bien sûr, ils aimaient bien Jean, un peu décontenancés aussi, le passage dans l'Église s'est fait sans messe, les gens montaient tour à tour en chaire pour parler de Jean, juste ça. Geneviève, la vieille voisine, a quand même repéré, près du caveau ouvert qui sent encore le ciment frais, une brassée de roses posées sur un petit trépied, on aura quand même le droit de mettre une fleur, c'est toujours mieux que la cuillère de terre et ça la console un peu du déroulé inhabituel de la cérémonie.

En habit de tous les jours, les Parisiens, qui se retrouvent et se saluent d'abord d'un air grave, mais ça bavarde, ça bavarde, ça parle fort, tiens, vous avez fait le voyage aussi, sans compter tous ceux qui abordent les autres en demandant si ça va bien, comme si ça pouvait aller bien, on vient enterrer un ami, et leur tête quand ils s'aperçoivent avant la réponse de l'incongruité de la question, excusez-moi, c'est façon de dire.

Dans le groupe des Parisiens, concentrons-nous sur André et Hubert.

André Airelle, d'abord. Une soixantaine de beau gosse, savamment élégante, un cardigan de cache-mire passé juste ce qu'il faut sous une veste prince de Galles de bonne facture, les inévitables chaussures anglaises, impeccables, du moins jusqu'à l'arrivée dans le cimetière, une silhouette british plantée d'une tête de séfarade, comme son nom ne le dit pas : un Solal qui aurait décidé de vivre. Mains au dos, tête levée, yeux plissés comme un myope, il regarde s'avancer la file qui s'ordonne pour passer devant le cercueil descendu dans la fosse, on le dirait partagé entre peine et incrédulité.

Hubert, c'est moi. Ceci n'est pas mon histoire, ni celle des autres, non plus. D'ailleurs, ce n'est même pas une histoire, mais il me faut vous la raconter, vous verrez pourquoi. Alors, il ou je pour Hubert ? Puisque tout cela a commencé à la troisième personne, avançons, on verra bien si ça tient la route.

Donc, Hubert Grangeon. Une tête chauve et pointue sur un corps louis-philippard, qu'il manœuvre très difficilement, d'autant qu'il est assez vieux. Grangeon ne marche pas, il roule comme un chalutier en pêche, lançant ses jambes comme si chacune devait d'abord contourner l'autre pour faire un pas. Ça semble épuisant à le regarder faire, et ça doit l'être, car Hubert évite tant qu'il peut de marcher. Son prestige et son statut le lui permettent, d'ailleurs – qu'on me pardonne cette intrusion.

Il a été le professeur, le maître à penser, le grand initiateur de Jean et de nombre de ses amis qui sont ici, dont André, du moins c'est ce qu'ils disent. Au début de la cérémonie, il est resté au bas-côté de la nef, scrutant l'assistance de son regard d'autant plus perçant que ses énormes lunettes de myope agrandissent ses yeux bleus et les rendent terriblement méchants. Toute son énergie est concentrée dans ses yeux ou sa tête, qu'il décale vivement de droite à gauche pour détailler l'assistance, et dans ce coin crépusculaire de l'église où il s'était posé pendant les discours, on aurait dit la chouette de Minerve guettant la tombée de la nuit.

Maintenant, campé derrière la tombe, près du monticule de terre fraîche qu'on a excavée, il attend que ses anciens élèves viennent le saluer. Grangeon est content de revoir André et le lui dit, même dans

ces conditions et ils en conviennent, c'est toujours une bonne occasion de retrouver les amis. D'ailleurs, en se séparant, on ironisera tristement sur le fait qu'on ne se retrouve qu'aux enterrements.

Pour l'instant, on fait le point. André vient de prendre sa retraite. Comme Hubert l'a fait, lui, depuis très longtemps, une fin prolongée par les honneurs qui reviennent aux grands professeurs, l'inspection générale, les missions diverses pour les gouvernements de tous bords, les conférences dans les universités du monde entier. Le vieux professeur se plaint, comme il aime à le faire, de ses ennuis de santé, mais André sent, ce jour-là, qu'il y a un peu plus que son humour habituel quand il parle de la lourdeur de son corps.

D'ailleurs, Hubert le dit. Tu vois, j'ai toujours eu l'habitude de ne citer mon corps que pour le déplorer, ce qui, par parenthèse, m'a dispensé de faire quoi que ce soit de désagréable, diète ou sport, pour le contenir dans des proportions raisonnables. Mais là, je rigole un peu moins, parce que ce qui se joue, aujourd'hui, c'est ma mémoire. Tout à l'heure, l'épouse de Jean m'a rappelé une navigation de nuit, de Lorient à Vannes, que nous avons faite ensemble. Depuis je vois cette nuit, je sais que nous y avons vécu quelque chose d'étonnant, mais va savoir quoi. Et ça m'agace.

Grangeon est tendu. Le sourire minimal de connivence que, par précaution de myope, il envoie à tous ceux qui cherchent son regard s'efface très vite.

Tu vois, je fais des risettes à tous mais je n'en reconnais pas la moitié. Je ne pourrais pas supporter de perdre la mémoire, c'est le fonds de mon com-

merce avec moi-même depuis plus de quatre-vingts ans, dit-il en attrapant le bras d'André. Évidemment, André lui conseille de ne pas s'inquiéter, d'ailleurs il lui arrive la même chose, c'est ce que disent les gens bien élevés aux vieillards qui se plaignent de leur santé.

On fait toujours la queue pour jeter une fleur sur le cercueil. Les habitants du village, par réserve ou politesse devant cet afflux d'inconnus, se sont rangés en fin de file. Geneviève s'inquiète un peu de savoir s'il restera une rose pour elle, mais, ça va, un des employés vient de reposer une brassée sur le trépid.

Bien entendu, le vent s'est levé, André et Hubert le regardent plaquer les imperméables et tirer les cheveux des filles. Tu trouves normal qu'un type comme Jean, qui conduisait bien, se soit foutu dans un arbre, demande Grangeon. Au début, ça semblait bizarre aussi à André, mais on a, paraît-il, retrouvé la ceinture défaits et la boîte à gants ouverte, c'est aussi bête que fréquent. Ils se taisent un temps, pour laisser une chance au fantôme de Jean, s'il daigne paraître, de les éclairer sur les causes.

Je ne savais pas que tu étais resté en contact avec lui. En fait, dit André, ils s'étaient perdus de vue en sortant de l'École mais retrouvés il y a quelques années à propos d'un texte de Merteuil. Joseph ? Qu'est-ce que vous aviez à faire avec Merteuil ? Grangeon pince les lèvres, ses yeux clignent de curiosité, comme ces poupées de chien, sur les plages arrière des autos d'autrefois, dont les orbites s'allumaient au freinage. Joseph Merteuil, notre grand philosophe chrétien ? Tu sais, je l'ai fréquenté après-guerre au Chambon-sur-Lignon. Tu imagines que je n'en

pense pas du bien, philosophiquement ; mais je dois admettre qu'il n'est pas pour rien dans ma carrière. Il faudra qu'on se raconte ça. Viens me voir rue Christine un de ces jours.

Puis Grangeon abandonne brusquement André et se dandine vers la veuve de Jean, comme le gorille de Brassens : tu te souviens, on traçait vent arrière sous la lune dans la baie de Lorient, on a vu un sous-marin émerger quasiment sous l'étrave du bateau. Et son visage s'illumine du souvenir retrouvé. Non, elle ne se souvient pas directement, elle devait dormir dans la cabine, mais elle dit que Jean racontait souvent cette anecdote et ça fait plaisir à Hubert.